

Rémy  
Picchiarelli

# Les mystères d'Outer Banks

Nouvelle



de  
de plume en plume

Par Rémy Picchiarelli  
Science-Fiction  
**Les mystères d'Outer Banks**



*Cet été là, en 1982, il s'est passé quelque chose en Caroline du Nord. Quelque chose que Bradley Sullivan n'a jamais oublié. La main invisible qui avait pris naissance au-dessus de l'océan menait le bal ; les mystères d'Outer Banks étaient en train de refaire surface...*

## **Chapitre 1**

Ça a commencé avec un murmure, presque imperceptible ; le simple souffle du vent. Lorsque je me suis réveillé cette nuit là, en plein mois de juillet (nous étions le 12 juillet 1982), la fenêtre de ma chambre était grande ouverte. Les volets en bois claquaient de façon continue contre la façade, juste à côté du chéneau dans lequel je pouvais entendre l'écoulement des eaux de pluie pendant certains soirs d'orage, lorsque les nuages déversaient toute l'humidité qu'ils avaient absorbée.

Une fois de plus, je songeais à Ashley, la fille avec qui j'étais sorti durant le premier semestre de l'année 1982. Ashley Watts... comment l'oublier. Je n'y parvenais pas. Après notre rupture j'aurais pu faire tout mon possible pour la persuader de revenir vers moi. Mais il y a des événements qu'on ne peut pas contrôler... Je l'ai compris bien plus tard.

À vingt et un ans, j'étais jeune, insouciant et peut-être encore naïf. Je vivais avec mon père à Outer Banks, en Caroline du Nord. Ma mère nous avait quittés presque trois ans auparavant. Elle était décédée des suites d'un mal incurable ; un crabe aux pinces acérées qui l'avait rongée de l'intérieur. Le sien avait pris naissance au niveau des ovaires. Et après une première opération lui garantissant une rémission, le cancer était revenu, plus fort et plus tenace, se répandant dans tout son corps. À la suite de son décès, mon père l'avait pleurée pendant des mois. Bien sûr, il se contenait devant moi, mais je l'avais surpris à plusieurs reprises en train d'étouffer des sanglots, certains soirs dans le salon, alors que le téléviseur accompagnait ses lamentations. Pour moi non plus ça n'avait pas été facile. Plus d'une fois, je m'étais réfugié dans ma chambre pour

pleurer toutes les larmes de mon corps. Et croyez-le ou non, le temps a beau passer, la blessure ne se referme jamais complètement.

La maison que nous habitons était située à quelques kilomètres du bord de la mer. Et parfois la nuit, je croyais entendre le bercement des vagues s'échouant sur le rivage, le ressac laissant son écume blanche au pied des rochers, et le pétilllement de l'eau se retirant lentement sur le sable fin. C'était en de pareilles circonstances que je repensais à maman, ou à mon ex petite amie, oubliant parfois ma propre existence, me réfugiant derrière une détresse fondée sur les souvenirs d'une relation éphémère. Mais j'y reviendrai peut-être plus tard... Ce qu'il faut savoir, c'est que les événements qui se sont déroulés durant l'été 1982 ont réussi à détourner mon attention... Ashley est alors devenue une lointaine réminiscence, s'effaçant en même temps que les vagues mangeaient le bord de la plage lors des marées montantes.

Allongé sur mon lit, je contemplais le vide en songeant à mon année scolaire, que j'avais passée en Floride. Je venais tout juste d'obtenir mon diplôme de troisième cycle universitaire et j'avais réussi à dégoter un job d'été à Outer Banks, au Blue Beach Coffee, histoire de mettre un peu d'argent de côté en attendant la prochaine rentrée, pour la suite de mes études. Le midi on servait en moyenne une quarantaine de repas. Le soir, c'était un peu plus : environ cinquante. Les weekends il y avait beaucoup d'affluence et quelques coups de bourre. Danny Morgano, le responsable, me rappelait souvent en extra. Je n'avais pas à me plaindre, dans l'ensemble. Le travail était physique, parfois ingrat, mais pour un emploi saisonnier j'étais plutôt bien payé. Je n'avais pas eu le droit à la bourse, étant donné la

situation confortable de mon père. Et malgré le fait qu'il avait décidé de financer une grande partie de mes études, j'avais décidé de mettre la main à la pâte et d'économiser un peu d'argent.

Mon père travaillait comme chercheur pour le compte de l'armée américaine. La plupart du temps il réalisait ses études à Outer Banks, mais il était amené à se rendre sur le site de Fort Bragg plusieurs fois dans le mois. Quand il partait, il n'était pas de retour avant plusieurs jours. En général ses absences ne duraient pas moins d'une semaine. Quant à moi, j'avais décidé d'obtenir mon diplôme d'ingénieur et de suivre les traces de mon paternel. Non pas par fierté, mais parce que depuis tout petit j'étais passionné par la recherche, la technologie et les inventions modernes.

Mon père parlait très peu des projets sur lesquels il travaillait. J'ai toujours pensé que, vu la place qu'il occupait, son travail regorgeait de secrets et que toute sa profession devait être soumise au silence. Normal, pour un chercheur de l'armée. Mais un jour ou l'autre, la plupart des événements énigmatiques finissent par faire surface, et l'été de l'année 1982, fut celui des révélations. Pour ma part, c'est comme cela que je l'ai perçu lorsque les choses ont commencé à devenir étranges.

Au fait, je ne vous l'ai pas encore précisé, je m'appelle Bradley Sullivan. Mais en général tout le monde me surnomme Brad. Un diminutif dont je me suis accommodé au fil du temps. Et si j'ai entamé ces quelques lignes d'écriture, ce n'est pas plus une libération qu'une confession. Non, c'est autre chose... Voyez plutôt cela comme une expérience personnelle ; des événements d'une rare

complexité qui se sont imbriqués les uns aux autres et m'ont conduit au-delà d'une frontière que je n'aurais jamais imaginé pouvoir franchir.

Comme je l'ai précisé en amont, tout a débuté la nuit du 12 juillet... Enfin peut-être... Car je suis parfois convaincu que certains faits survenus les jours précédents la mi-juillet ont échappé à mon attention.

Cette nuit là, alors que les rafales de vent faisaient claquer les volets de ma chambre, j'avais la maison pour moi tout seul. Mon père était en mission à Fort Bragg.

Allongé sur mon lit, étendu sur le dos, les bras croisés derrière ma nuque, sur l'oreiller, alors qu'Ashley Watts quittait tout juste mes pensées, j'ai ressenti un vent soudain s'engouffrer par la fenêtre et venir m'ébouffier les cheveux. Je me suis redressé et j'ai aperçu d'étranges lueurs transpercer les nuages de part en part, dans le lointain, juste au-dessus du bord de mer. Je me souviens avoir cligné des paupières, puis avoir jeté un rapide coup d'œil vers le radio réveil posé sur ma table de chevet. L'horloge digitale indiquait 02 : 07 dans un halo bleuté qui traversait l'obscurité de la pièce.

J'ai attendu quelques secondes, la tête redressée et le regard tourné en direction du paysage nocturne. Alors que je scrutais l'horizon depuis la fenêtre du premier étage, une nouvelle rafale de vent vint me fouetter le visage. Elle me fit l'effet d'une gifle glaciale. Bizarre, lorsque la température extérieure avoisine les vingt-cinq degrés.

Il y avait eu des périodes de ma vie au cours desquelles j'avais déjà reçu des « coups de poignard » dans le dos. Le décès de ma mère en était un exemple. Ma rupture avec Ashley en était un autre. Mais lorsque le battant de la fenêtre heurta brusquement le mur au-dessus de mon bureau et que ce froid s'empara de moi, j'eus la nette sensation de recevoir une claque en pleine figure. Cette première impression me scotcha littéralement à mon matelas. Puis je me décidai à me lever. Lentement, les plantes de mes pieds entrèrent en contact avec le plancher. Je me redressai et m'avançai en direction de la fenêtre à présent grande ouverte. Cette brise, aussi soudaine qu'irréaliste, avait éveillé toute ma curiosité. Je décidai de scruter l'horizon. Mon regard était dirigé vers le lointain, en direction du bord de mer. Les lumières de la ville me rappelèrent que je n'avais pas à me sentir seul ; la vie continuait à Outer Banks, et sur le monde qui m'entourait. Pourtant, j'avais cette impression d'être terriblement isolé du reste de la Terre. Je ne parvenais pas à me l'expliquer. La gifle que je venais de recevoir m'avait-elle perturbé à ce point ? Était-ce la détresse que je ressentais en éprouvant le désir de serrer Ashley Watts tout contre moi ?

Au loin, je distinguai l'ombre des sillons dessinés par les chemins de sable, la route principale et les quelques véhicules qui l'empruntaient en pleine nuit.

Je m'interrompis dans mes pensées lorsqu'une nouvelle lueur déchira le ciel, au-dessus de la plage. Cette fois, je pus discerner d'étranges couleurs vertes et bleues, très phosphorescentes, entourées d'un halo doré, se fondre parmi les quelques nuages présents au-dessus de la Caroline du Nord.

Je me souviens avoir pensé : *Bon sang, mais qu'est-ce que...* et m'être interrompu lorsqu'un bourdonnement, suivi d'une petite déflagration, m'écorchèrent les oreilles. Aussitôt, j'eus un mouvement de recul et m'éloignai de la fenêtre, sans pour autant quitter des yeux l'horizon. J'étais pourtant persuadé que la météo n'annonçait aucun orage. Et de toute façon, les lueurs que je venais d'observer n'avaient rien de comparable à des éclairs de chaleur. Le ciel était dégagé, seuls quelques nuages s'étaient dessinés au-dessus de la mer. D'autres flottaient au-dessus de la ville, mais rien ne laissait présager que la foudre allait s'abattre. Que se passait-il alors ? Quelque chose d'autre avait échappé à mon attention... Mais quoi ?

Cette nuit-là, je me souviens être resté encore environ trois quart d'heures, accoudé à la fenêtre de ma chambre, le regard tourné en direction des cieux, à attendre que le phénomène se reproduise. En vain.

Je crois qu'ensuite la fatigue a dû s'emparer de moi. Ce dont je me rappelle, c'est de m'être réveillé en sursaut à six heures trente du matin, lorsque le radio réveil s'est mis en marche, dans un lit en bataille, les idées confuses.

\* \* \*

Il était presque sept heures trente lorsque j'attachai ma bicyclette au porte vélo devant le Blue Beach Coffee, situé non loin du bord de mer. L'heure à laquelle je prenais mon service. Sur le moment, je n'y ai pas prêté attention, j'étais bien trop occupé à me précipiter

vers la porte d'entrée réservée au personnel du restaurant, mais en y songeant par la suite, je me suis souvenu qu'une forte odeur (mélange de soufre et d'ammoniaque) s'était frayée un passage jusqu'à mes narines lorsque j'étais passé devant le bord de mer. Je me suis dit, par la suite, qu'il y avait peut-être un rapport entre cette puanteur et les événements de la nuit passée. Mais je ne pouvais pas en être persuadé.

— Tout juste à l'heure, Brad, me lança Dany Morgano lorsque je fis mon entrée dans les vestiaires.

J'encaissai la remarque et je dis simplement bonjour à mon boss. Après quoi, je m'empressai d'enfiler ma tenue de travail (pantalon bleu, toque et veste blanche ornée d'un écusson « Blue Beach Coffee ») et de filer près des réfrigérateurs, là où les livreurs du matin avaient déposé les palettes de nourriture à décharger.

Vers onze heures, j'avais terminé de ranger la dernière commande. Ensuite, le service débuta. Nous fîmes pas loin de quarante-cinq couverts.

À quinze heures, j'entreposai la dernière série d'assiettes sur les étagères en inox et je quittai la salle réservée à la plonge, pour aller dans le réfectoire où se retrouvaient les employés lors de leurs pauses. Pour ma part, j'avais fini ma journée. Je décidai d'aller boire un cappuccino.

Lorsque j'appliquai mon badge sur l'aimant situé sur la façade de la machine à café, Dany vint me chercher :

— Brad, téléphone pour toi ... C'est ton père.

— J'arrive, monsieur, dis-je en même temps que j'appuyai sur les boutons de l'automate.

J'ai récupéré le gobelet de café chaud lorsque la machine a émis son « bip » sonore et je suis allé dans la pièce réservée à la direction. En entrant, j'ai contourné le bureau de Morgano et j'ai pris le combiné du téléphone :

— Allô, papa...

— Salut fiston, a fait la voix de mon paternel à l'autre bout de la ligne. Comment se passe ta semaine ?

— Plutôt bien, ai-je répondu. Et toi ?

— Très bien, oui, je devrais être de retour dans cinq jours maximum. Mais, tu es certain que tout se passe...

Peut-être qu'il avait décelé quelque chose d'inattendu dans ma voix. Une tonalité inhabituelle. Après tout, ces deux dernières semaines je n'avais cessé de repenser à Ashley, et les souvenirs de notre relation flottaient toujours dans mon esprit. Je l'ai coupé, presque instinctivement :

— Oui, je te dis que ça va, papa.

— Je ne sais pas, on dirait que tu... Bradley, tu ne vas pas te remettre à penser à cette fille... ? Tu sais que c'est de l'histoire ancienne... Il faut que tu ailles de l'avant maintenant !

Sa phrase avait résonné comme un reproche, dans le combiné du

téléphone. Et c'était rare que mon père prononce mon prénom de cette façon. D'habitude c'était toujours « fiston » ou « Brad ». Il avait deviné mon état de fatigue, et mes lamentations. Mais il avait raison, je devais cesser de ruminer à ce point. La page devait être tournée. J'ai attendu un instant, j'ai pris une gorgée de cappuccino et j'ai reposé le gobelet sur le bureau de Dany. Ensuite j'ai repris :

— Oui, tu as sans doute raison. Mais ça m'aide de bosser chez Dany Morgano. Au moins, je vois autre chose, du monde, et je m'occupe l'esprit.

— C'est très bien, ça, Brad. De toute façon tu n'as pas d'autre choix que celui d'avancer, n'est-ce pas ?

— Exact...

— Tu as fini ton service ?

— Oui, et j'ai terminé ma journée aussi. Je ne suis pas sensé travailler ce soir. Et Dany ne m'a rien signalé, ce qui signifie que je ne viendrai probablement pas en extra... J'ai donc ma soirée de libre.

— Ok, c'est super. Et que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas encore, je vais peut-être appeler des amis... Ou aller sur la plage, qui sait...

J'ai encore échangé deux ou trois phrases avec mon père, puis nous avons tous les deux raccroché.

Il ne fut pas loin de quinze heures, lorsque je regagnai le vestiaire pour me changer, tout en songeant à ce que j'avais dit : appeler des amis... Sauf que la réalité m'a soudainement rattrapé : Johnny Miles, mon meilleur copain, était en vacances dans la famille de sa mère en Floride, Danny Parker était lui aussi parti, et ne serait pas de retour

avant trois semaines. Quand à Martin Evans, il bossait de nuit pendant tout le mois de juillet. J'aurais pu téléphoner à des copains de longue date et m'assurer qu'ils étaient disponibles pour disputer une partie de poker autour de quelques bières bien fraîches, mais l'envie n'était finalement pas au rendez-vous.

En arrivant à la maison, je rangeai mon vélo dans le garage et montai prendre une douche. Après quoi, je décidai de m'allonger sur mon lit. Finalement, la fatigue me gagna peu à peu. Je fermai les yeux et me laissai aller, sombrant dans un sommeil que rien ne vint perturber.

## Chapitre 2

Quand je me suis réveillé, le jour commençait à décliner. Je me suis levé, je suis allé faire un tour dans la salle de bains pour me passer un peu d'eau sur le visage. La fraîcheur m'a fait le plus grand bien.

Ce soir là, j'ai enfourné une pizza surgelée dans le four et je l'ai mangée en sirotant une bière. Ensuite, je suis allé enfiler un jean, un t-shirt, j'ai chaussé mes tennis et j'ai pris mon vélo, puis j'ai roulé jusqu'au bord de mer. En arrivant devant le Blue Beach Coffee, j'ai attaché mon deux roues sur le porte vélo et j'ai commencé à marcher le long de la plage.

Les pieds nus, mes baskets à la main, j'appréciai la sensation du sable fin parcourant mes orteils, me massant la plante des pieds. Je regardais la mer, le bercement des vagues et les rouleaux glisser sur le bleu de l'océan, tandis que l'obscurité mangeait progressivement le paysage et que les lampadaires se mettaient à illuminer la ville. À cet instant, je crois pouvoir dire que je me suis senti merveilleusement bien, presque au mieux de ma forme. J'éprouvai tout à coup l'envie de courir les pieds nus dans le sable fin, j'avais l'impression que la Caroline du Nord m'appartenait... ou que le paysage et moi ne faisons qu'un. Comme si j'étais en parfaite communion avec la nature.

J'ai marché sur plusieurs kilomètres, le long de la mer, si bien que je me suis éloigné de la ville et de son flot d'agitation. En me

retournant, je me souviens avoir remarqué que les lampadaires n'étaient plus que des points lumineux, présents à l'horizon, et que les feux des voitures représentaient des petits yeux rouges et jaunes me scrutant depuis le lointain.

Je me suis remis en marche, mes tennis à la main, la tête droite et les idées bien claires. Je préfèrai profiter de cette accalmie dans mon esprit pour changer d'air et me ressourcer le long de la plage. De temps en temps, je croisais un couple se tenant par les épaules, mais étant donné que la nuit tombait, je me retrouvai bientôt seul à fouler le sable.

Je m'arrêtai un instant, respirant l'air marin, sentant mes cheveux s'ébouriffer et écoutant le retour des vagues vers le large. Le coucher du soleil sur l'océan était magnifique, et les nuages se superposant au-dessus de la mer apportèrent une touche d'un goût exquis au tableau que j'avais devant les yeux.

Ce fut précisément à cet instant que je sentis à nouveau cette odeur dérangeante, exactement la même que celle que j'avais respiré le matin en arrivant devant le Blue Beach. Ce mélange désagréable de soufre et d'ammoniaque. Ou ce qui s'en rapprochait le plus. Et puis il y a eu ce bruit étrange, comme un bourdonnement, encore une fois ponctué d'une sorte de déflagration. En tournant la tête (je pense qu'il devait s'agir d'un réflexe, comme pour chercher d'où pouvait provenir le son), j'ai levé les yeux et j'ai aussitôt aperçu les étranges lueurs vertes et bleues au-dessus des nuages. Lorsque, tout à coup, un faisceau d'une forte intensité lumineuse a déchiré la nuit, plongeant dans l'océan. Du moins, je l'ai tout d'abord interprété de la sorte.

Car en y réfléchissant bien par la suite, j'ai pensé que c'était le faisceau qui avait jailli de l'océan pour aller se perdre au-delà de la voûte céleste.

Pris d'un puissant vertige, j'ai dû m'agenouiller dans le sable. Le décor vacillait autour de moi. Je levai encore une fois les yeux en direction du phénomène et constatai qu'une main invisible, perchée au-dessus du monde, avait décidé de mettre mes nerfs à rude épreuve. Et puis plus rien... Comme si dans cette confusion, quelque chose qui échappait à ma compréhension avait entrepris de jouer à cache-cache avec moi.

Lorsque j'ai relevé la tête, il m'a semblé qu'un son lointain se mélangeait au souffle du vent. Sur le moment, je me suis dit que mon imagination me jouait des tours. Mais j'ai tendu une oreille et réécouté. Ça a recommencé, plus distinctement cette fois-ci. Le son ressemblait à une étrange lamentation qui se perdait parmi le bruit des vagues s'échouant sur le sable. Les pieds nus, je me suis remis debout et j'ai marché dans la direction d'où provenaient les échos qui se répercutaient de loin en loin.

En arrivant à quelques mètres de là, alors qu'une dune de sable guettait mon approche dans le lointain, j'ai pu observer une masse sombre bouger sur la plage. La nuit rendait ses contours mystérieux, comme si, pour la seconde fois, la main invisible que j'avais imaginée quelques minutes plus tôt, avait décidé de se jouer de moi. Intrigué, j'ai ralenti la cadence, chaussé mes tennis et je me suis approché encore plus près, non sans méfiance. J'ai d'abord pensé à un animal échoué, ou quelque chose dans le genre, mais j'ai réalisé

que la forme prenait l'aspect d'une silhouette humaine, à mesure que je m'en approchais.

Lorsque les nuages se sont dispersés, révélant un quartier de lune, j'ai deviné le dessin d'un visage. La silhouette était assise dans le sable, et gémissait.

— Ça ne va pas...? risquai-je

Ma réaction fut si soudaine, que le son de ma propre voix me fit presque sursauter.

Je n'obtins aucune réponse, mais je pus sentir son regard se poser sur moi.

— Bonsoir... je... je peux vous aider ? insistai-je.

Cette fois-ci, il y eut un bruit aussi délicat qu'un glissement de feuilles ; celui de vêtements soyeux caressant la fine poudre qui nous entourait.

— Je me suis égaré, fit soudain l'inconnu qui se tenait à quelques mètres de moi. Blessé et... égaré.

C'était une voix masculine. Je m'avançai prudemment et me postai finalement à ses côtés.

— Pourrais-tu m'aider à me relever ? reprit-il en me tendant une main.

Il venait de me tutoyer, je me suis dit que je pouvais en faire autant. J'ai mis ma main dans la sienne, je me suis appuyé sur mes jambes, puis je l'ai tiré vers moi. Il a lâché un bref soupir, sans doute sous l'effet de la douleur, s'est remis debout et s'est appuyé contre mon épaule droite. Je pouvais sentir le souffle de sa respiration contre mon visage.

— Tu vas bien ? demandai-je avec inquiétude.

— Oui, je crois que... que ça va aller maintenant. Dis donc, heureusement que tu passais dans le coin.

— Oui, heureusement...

Il titubait légèrement, mais il tenait debout. C'était déjà ça. Sur le moment, je n'ai pas su expliquer pourquoi, mais sa présence m'a réconforté. Peut-être parce que les étranges lumières qui me guettaient quelques secondes plus tôt n'avaient rien eu de rassurant.

— Peux-tu m'accompagner ? m'a demandé l'étranger.

— Pour aller où ? j'ai dit sur un ton tout à fait courtois.

— Derrière la dune que nous apercevons là-bas.

J'ai tourné la tête en suivant la direction qu'il me montrait du doigt. Le monticule de sable était à quelques mètres de nous... sept ou huit-cents, tout au plus.

— Mais, qu'y a-t-il de l'autre côté ? demandai-je avec étonnement.

— C'est là que je me suis posé avant de parcourir le bord de la plage à pieds.

— Posé ? dis-je avec une pointe de curiosité dans la voix.

Il ne me répondit pas immédiatement. Il relâcha simplement son étreinte de mon épaule et me toisa un instant. Le clair de lune révéla un visage fin, des traits parfaitement dessinés qui se terminaient en un menton sans fossette. Sous un nez délicat, ses lèvres étaient plutôt fines. Ses yeux étaient légèrement en amandes. Il avait les cheveux courts, décoiffés par le vent.

— Je me prénomme Tau.

Pour la seconde fois, il me tendit la main.

— Tau ? dis-je en la lui serrant.

Il acquiesça simplement d'un mouvement de tête. Je le vis se reculer, s'appuyer sur sa jambe valide, grimacer et retenir un gémissement lorsqu'il plia son genou gauche. Aussitôt, je m'avançai vers lui et le retint par un bras pour éviter qu'il ne tombe. Je ne l'avais pas remarqué plus tôt, mais il portait un pantalon collant, dont le clair de lune révélait des contours argentés. Il épousait parfaitement la forme de ses jambes, que je devinai robustes. Ses chaussures paraissaient légères, les semelles étaient plates et sans dessin particulier. Un justaucorps opalin lui collait au torse. Il semblait avoir été découpé dans un tissu soyeux et descendait sous son pantalon, sans ceinture ni attaches visibles.

En attrapant son bras, je me suis aperçu que ses vêtements étaient plus lisses que du cuir. Je trouvai son prénom étrange, je n'en avais

jamais entendu de semblable. Peut-être était-ce un diminutif ou un surnom. Nous étions si seuls et loin de tout, que lui demander ce genre de précision aurait été ma dernière pensée.

— Je suis venu en avion, me dit-il après un instant de silence. J'ai voulu me dégourdir les jambes sur la plage, quand je me suis cogné contre un rocher. Je me suis évanoui, mais pas longtemps. Sauf qu'en reprenant mes esprits, j'étais en train de me faire emporter par un rouleau. J'ai nagé de toutes mes forces en contresens des vagues et je suis enfin parvenu à rejoindre la plage. Quand je me suis retrouvé sur le sable, je me suis aperçu que j'étais incapable de bouger ma jambe gauche. Je ne la sentais plus.

— On dirait que ça va un peu mieux, constatai-je.

Je remarquai que ses vêtements étaient effectivement mouillés. Ses cheveux étaient encore humides.

— Tu es pilote ? ai-je demandé sans réfléchir.

Puis j'ai pensé : *quel genre d'avion se poserait sur l'une des plages d'Outer Banks ?*

Tau était de taille moyenne, il mesurait peut-être un mètre soixante-treize, soit deux ou trois centimètres de plus que moi. Il était difficile de lui donner un âge. Il avait l'air encore très jeune. Nous avions peut-être trois ou quatre années d'écart.

— Oui, je pilote mais je crois que je n'aurais pas dû m'aventurer

jusqu'ici ce soir.

— Quel genre d'avion ? demandai-je avec curiosité.

— Mon père est inventeur. Il est devenu concepteur d'engins, mais ses recherches demeurent confidentielles. C'est pourquoi je ne peux pas t'en dire davantage.

Tout ceci m'intriguait de plus en plus. Certes, cette aventure qui me tombait dessus avait tout d'une histoire à dormir debout, mais cet inconnu avait mis ma curiosité en éveil.

— Mon père est chercheur dans l'armée, expliquai-je tandis que nous marchions lentement en direction de la dune. Et j'entreprends de suivre la même voie. Je poursuis mes études pour devenir ingénieur.

— Tu y arriveras.

Il prononça ces trois mots sur un ton des plus sérieux. Comme si pour lui il s'agissait d'une évidence. Pendant un instant l'idée de lui demander s'il avait lui aussi observé les phénomènes lumineux, m'effleura l'esprit. Mais je me ravisai.

Nos pas étaient lents et le sable nous ralentissait davantage. Après avoir parcouru les huit cents mètres qui nous séparaient de la dune, nous la contournâmes par la droite.

C'est à cet instant que j'ai vu un engin qui devait mesurer à peine plus de trois mètres d'envergure. Il reposait sur un étrange trépied, bien ancré dans le sable. Avec stupéfaction, j'ai alors constaté que l'appareil ne possédait ni ailes ni hélices. Il était ovale, surmonté d'un disque argenté, lui-même coiffé d'un dôme. Intrigué, j'ai fait

le tour et j'ai pu découvrir qu'il y avait trois rangées de petits hublots de chaque côté.

— C'est curieux, pour un avion, j'ai pensé à haute voix.

— Oui, m'a répondu Tau. Je peux comprendre que sa forme puisse paraître surprenante. Mon père a travaillé sur ce projet pendant plusieurs mois. Je l'ai aidé. Le résultat est plutôt réussi, je l'avoue.

L'intonation de sa voix était restée la même, je n'y avais décelé ni émotion, ni autre sentiment quelconque. Comme si Tau s'était contenté de me fournir une simple explication.

Lentement, je me suis avancé et j'ai fait mine de m'approcher de l'engin. J'ai remarqué qu'il émettait un faible ronronnement, ponctué de sifflements tout justes perceptibles.

— Ne t'approche pas plus près, m'a soudain lancé le garçon. Tu risquerais d'être pris de vertiges.

— Comment ça ? j'ai demandé avec stupéfaction.

— Je t'expliquerai peut-être une prochaine fois.

Décidément, cette situation prenait une tournure à la fois ridicule et inquiétante à mon goût.

— Parce que nous allons nous revoir ?

— Cela se pourrait bien, oui. Peux-tu m'aider à remonter jusqu'au poste de pilotage ?

J'écarquillai les yeux. Je pouvais voir que cet étranger — Tau — avait récupéré toute sa motricité en seulement quelques instants. Était-ce dû à son enthousiasme ? Au magnétisme qui émanait de l'appareil

posé juste devant nous ? Car je n'étais pas dupe, je sentais bien qu'il émettait une énergie dont je ne comprenais pourtant pas les effets.

— Mais... je croyais t'avoir entendu me mettre en garde de ne pas m'approcher de ton « avion »... j'ai dit en dévisageant Tau.

Aussitôt, il a activé la commande d'un petit boîtier qu'il venait de sortir d'une des poches de son pantalon moulant. Le ronronnement de l'appareil a faibli puis a complètement cessé. Le petit sifflement que j'avais pu entendre, se mua en un écho et puis... plus rien.

— Maintenant, tu peux venir me rejoindre, m'a certifié le jeune homme.

Non sans méfiance, j'ai fait quelques pas dans sa direction, et je me suis posté à ses côtés. J'ai ensuite attendu. Pas longtemps, juste le temps qu'il appuie sur un autre bouton (toujours sur le boîtier de commande qu'il tenait d'une main ferme). Un carré s'est alors finement découpé sur l'un des côtés de l'appareil, à proximité d'un hublot, et s'est effacé en coulissant vers le haut. Puis j'ai vu un objet scintillant en dépasser et descendre vers nous. Lorsque cela est arrivé à mi-hauteur, j'ai pu voir qu'il s'agissait d'une échelle (métallique, en aluminium... je n'aurais su dire avec précision de quel matériau elle était faite), que Tau allait emprunter pour regagner son poste de pilotage.

Tout en douceur, les derniers barreaux se posèrent au sol, enfonçant le sable sous leur poids.

— Tu peux m’aider à monter ? m’a simplement demandé Tau en me regardant droit dans les yeux.

Je n’avais encore jamais vu quelqu’un s’exprimer avec autant de sincérité. Ses gestes et sa façon d’être respiraient la pureté la plus élémentaire. Ce garçon inspirait la droiture, cela s’était ressenti au cours de nos premiers échanges sur la plage.

Je l’ai retenu par un bras, tandis qu’il empoignait les barreaux qui se situaient à sa hauteur. Il a ensuite posé un pied sur l’échelle. Je l’ai aidé à se hisser. Arrivé à mi-hauteur, il s’est retourné et m’a adressé un regard sérieux, puis il m’a fait un signe de la main, en guise de remerciement. Ensuite, il m’a dit :

— Je sais que tu dois te poser certaines questions. Mais je ne peux pas te fournir les explications que tu attends. Pas pour le moment. Je te demande d’être patient. Et surtout, de ne rien révéler de ce que tu as vu ce soir... Tu me le promets ?

En le dévisageant (un milliard de questions étaient en train de parcourir mon esprit) j’ai acquiescé d’un hochement de tête.

— Nous allons nous revoir. Je te le promets. Mais pas tout de suite... m’a-t-il déclaré.

— Mais comment je...

— Je te contacterai... Brad. Tu n’as pas à t’en faire pour ça. Ok ?

Décidément, tout se bousculait dans ma tête. Voilà qu’il connaissait mon prénom. Je ne me souvenais pourtant pas le lui avoir précisé...

— Ok, répondis-je simplement.

De toute façon, il était trop tard pour les questions. Tout s'était déroulé si rapidement. J'avais la sensation que cette soirée était en train de s'accélérer, comme si je m'étais trouvé à bord d'un wagon lancé sur des rails, à pleine vitesse.

Tau m'a regardé une dernière fois, je lui ai adressé un signe de la main en guise d'au-revoir et je l'ai vu disparaître à l'intérieur de l'appareil. Sa silhouette s'est effacée lorsque l'échelle est remontée et que la porte s'est refermée.

Comme il m'avait mis en garde, je décidai de me reculer de quelques pas et de sortir de la « zone à risque ». Je me suis éloigné de cinq ou six mètres et j'ai attendu. J'ai alors vu le dôme s'illuminer, et l'aéronef se mettre à cracher de vives lueurs dans la nuit. Derrière la dune, et avec les vagues qui venaient s'échouer sur le sable, presque au pied de l'engin, la scène était plutôt impressionnante à observer.

Ensuite, l'objet s'est soulevé de quelques centimètres, éparpillant de chaque côté la fine poudre qui recouvrait la plage. Le trépied s'est replié puis un mécanisme l'a fait rentrer à l'intérieur de l'appareil, par une trappe située en-dessous. L'engin est monté de quelques mètres (*encore cette invisible main*, je me souviens avoir songé, tandis qu'il s'élevait dans les airs), puis s'est immobilisé. Tout s'est alors passé très vite.

Le wagon prenait un peu plus de vitesse... attention, la prochaine

descente promettait d'être vertigineuse...

J'ai en effet été pris d'un vertige, lorsqu'une lumière aveuglante s'est échappée de l'aéronef. La puissance fut telle que je ne discernai plus le bord de mer. Je me trouvais pourtant à moins de cinq mètres de l'océan.

J'ai mis un bras sur mon visage pour protéger mes yeux de l'intense luminosité. J'ai ensuite risqué un coup d'œil en direction du ciel : il y a eu un vrombissement soudain, un sifflement qui s'est intensifié dans les airs, suivi d'une déflagration. L'appareil a fini par disparaître. Je l'ai simplement vu s'effacer en laissant une traînée argentée au-dessus du monde. L'instant d'après, il n'était plus qu'un petit point scintillant à l'horizon.

Le silence était revenu, comme si jamais rien ne s'était produit. Le bruit des rouleaux glissant sur l'océan monta à mes oreilles. Le bercement de la mer et l'agitation des vagues me rappelèrent que j'étais là, seul sur la plage.

Cette nuit là, après avoir un peu regardé la télévision dans le salon (sans pour autant parvenir à me concentrer sur les programmes diffusés), j'ai regagné ma chambre et je suis resté songeur. Je n'ai quasiment pas fermé l'œil. Trop de pensées se bousculaient dans ma tête. C'était l'autoroute des idées folles, perturbée par un trafic intense... gare aux bouchons!

Les événements de la soirée soulevaient en moi des questions qui tournaient en boucle et m'empêchaient de dormir. Je guettais l'horizon, depuis la fenêtre de ma chambre, incertain de ce que je

cherchais réellement... l'envie de revoir la traînée argentée qui avait illuminé le ciel après le départ de Tau... la crainte de surprendre d'autres lueurs étranges déferler à travers les quelques nuages présents au-dessus des flots... Peut-être, après tout. La curiosité me poussait à rester éveillé. Mais au petit matin, la fatigue avait pris le dessus.

En me réveillant, peu après midi (le lendemain était mon jour de repos), j'eus la sensation d'avoir fait un rêve mouvementé. Mais après avoir émergé, et en reprenant mes esprits, je me rappelai que tout était bien réel... La fenêtre était encore grande ouverte. Le vent s'engouffrait doucement à l'intérieur de la pièce. Je me souvenais vaguement m'être allongé vers six heures du matin, et avoir abandonné l'idée de guetter la présence d'autres phénomènes mystérieux dans le silence de la nuit.

## Chapitre 3

Quatre jours plus tard, mon père était rentré de Fort Bragg. J'avais affronté quelques coups de bourre au Blue Beach Coffee, et Dany m'avait même rappelé après mes heures.

Un soir, alors que mon père avait décidé de m'emmener dîner dans un restaurant situé non loin du bord de mer, nous avons discuté de choses et d'autres.

— Tu as passé une bonne semaine en mon absence ? m'a-t-il demandé en fin de soirée.

— Bien sûr, ai-je répondu en buvant mon cocktail.

Je n'avais pas envie de rentrer dans les détails, ni de lui parler de mes insomnies. Et surtout pas de ma rencontre avec Tau. Après tout, j'avais promis. Et une promesse était une promesse, je me devais de garder le silence à ce sujet. J'avoue que l'envie de lui parler des lueurs dans le ciel m'a effleuré l'esprit. Mais je n'en ai rien fait. Je l'ai laissé poursuivre.

— Brad, tu as l'air un peu fatigué... C'est ce boulot ? Attention à ne pas trop tirer sur la corde...

— T'inquiète, 'pa, c'est quelques fois compliqué, certes, mais ça se passe vraiment bien au Blue Beach...

— Après tout, tu fais ton expérience, tu as raison je ne devrais pas m'en mêler. Pardon.

— Non, c'est rien... Je te remercie de t'en soucier.

Mon père a bu une gorgée de son digestif, et m'a observé avant de reprendre :

— Ce n'est pas cette fille au moins, Brad ?

— Papa, j'ai dit. Je t'assure qu'à l'heure actuelle, Ashley n'est pas ma préoccupation première.

— Bien... si tu le dis.

Je prenais en effet conscience que cela faisait trois jours que je n'y avais pas songé. C'était une grande première car jusqu'ici, mon ex petite amie n'avait pas quitté mes souvenirs... Et à vrai dire, l'idée de savoir qu'elle s'éloignait de mes pensées, me reconfortait. C'était un bon début, et probablement la preuve que j'allais pouvoir passer à autre chose. Je pense aussi que ma rencontre avec Tau y était pour quelque chose. Cette histoire occupait mon esprit. Et j'avais encore ses dernières paroles en mémoire. *Je te contacterai... Brad. Tu n'as pas à t'en faire pour ça*, qu'il avait dit avant de disparaître dans son étrange aéronef.

Nous avons ensuite quitté la table. Mon père est allé régler l'addition. Je l'ai remercié de m'avoir invité à dîner, j'ai ajouté que lorsque ma première paie du Blue Beach Coffee tomberait ce serait à mon tour de lui rendre la pareille.

— Te tracasse pas pour ça, fiston, m'a-t-il simplement répondu. Gardes-en le maximum pour la suite de tes études...

Il avait raison, certes, mais quand on travaille dur il existe certains petits plaisirs qu'on ne peut se refuser. Ça fait partie de la vie, après-tout.

\* \* \*

Le mois de juillet s'était écoulé, j'avais reçu ma première paie le vingt-neuf, soit trois jours en avance, comme me l'avait promis Dany Morgano, et j'avais honoré la proposition faite à mon père en l'invitant à dîner dans un petit restaurant gastronomique situé dans le centre d'Outer Banks. J'avais également maintenu la promesse faite à Tau en ne dévoilant rien de mon étrange rencontre.

De temps à autre, je continuais d'observer le ciel, à l'affût des lueurs, des bourdonnements et de tout autre événement suspect. Je les avais revues à deux reprises, deux nuits d'affilée. J'avais aussi respiré des émanations qui me rappelaient l'odeur du soufre et de l'ammoniaque, en parcourant le bord de la plage à vélo. Sans pour autant parvenir à identifier ce qu'étaient réellement ces exhalaisons dérangeantes.

Certains soirs, en repensant à Tau, il m'arrivait de scruter le firmament, à la recherche de curieux indices, tels qu'une soudaine traînée argentée. Je me surprénais à me demander quand cet étrange inconnu me recontacterait. Et s'il le ferait réellement. M'avait-il berné ? Honnêtement je ne le pensais pas. Il avait eu l'air si sincère. J'avais tellement de questions à lui poser... J'avais beaucoup réfléchi depuis la nuit où il s'en était allé à bord de son « avion ». J'étais de plus en plus fasciné par la construction qu'il avait mise au point avec

son père. Mais pas seulement, j'étais également intrigué par les vêtements qu'il portait, par sa façon de s'exprimer et par la simplicité et la précision de ses gestes. Ne perdez pas de vue qu'il avait deviné mon prénom (à présent j'étais certain de ne pas le lui avoir révélé). Une autre phrase résonnait parfois dans ma tête. *Tu y arriveras*, avait-il dit lorsque j'avais abordé le sujet de mes études d'ingénieur. Tant de choses défilaient en moi.

Au Blue Beach, tout se passait pour le mieux. J'avais même reçu des congratulations de la part de Dany. Pour ma rapidité, mon implication et pour mon efficacité. Morgano paraissait certes froid au premier abord, mais au fond j'ai toujours pensé qu'il m'appréciait.

Le temps passait ainsi, entre le boulot, les ballades nocturnes au bord de la mer (j'adorai m'évader de la sorte), les quelques sorties que nous faisons, mon père et moi, et puis les soirées passées avec mes amis. Johnny Miles était revenu de Floride et Danny Parker venait de rentrer de vacances, des souvenirs plein la tête et des étoiles au fond des yeux. J'avais presque oublié combien c'était bon de partager ce genre de moments avec sa bande de copains, autour de bières bien fraîches, et de feux de camps improvisés sur la plage. Et plus le temps s'écoulait, plus Ashley devenait un petit point à l'horizon...

Nous étions fin août, je reprenais mes études dans un peu plus de trois semaines. Un matin, alors que j'étais en repos et que mon père était à la maison, je me suis levé de bonne heure et je suis allé faire un footing sur la plage. Dix kilomètres plus tard, à mon retour, je suis rentré prendre une douche. Lorsque je suis redescendu, mon père était à la cuisine, il venait de déposer une pile de courrier sur la table,

juste après que le facteur soit passé. J'ai fait mine d'examiner les papiers, lorsque je suis tombé sur une enveloppe qui contenait mon nom et mon prénom. L'écriture paraissait légère, soignée, presque scolaire. J'ai pris l'enveloppe, que mon père n'avait probablement pas remarquée, et je suis allé au salon. En faisant mine de m'asseoir sur le canapé, j'ai déchiré la pellicule autocollante et j'en ai extirpé le contenu : du papier léger, d'un blanc semi-opaque. Je l'ai délicatement déplié et, avant d'entamer la lecture de la première ligne, j'ai porté mon regard au bas de la page. La lettre était signée « Tau ». Immédiatement, j'ai senti un long frisson me parcourir le corps, des pieds à la tête. Le texte était écrit à l'encre bleue. L'écriture était tout aussi soignée que sur le devant de l'enveloppe, les phrases étaient très bien tournées, dans un anglais simple mais très correct. La ponctuation était de rigueur. Je me suis redressé et j'ai commencé la lecture :

*Cher Bradley. Je sais que tu as dû trouver le temps long, mais comme promis, je me permets de te contacter. Je sais également que tu as la tête pleine de questions, certaines réponses viendront à toi, mais il te faudra être patient. J'aimerais que nous puissions nous rencontrer, afin que je puisse t'éclairer avec quelques explications. Je tenais également à te remercier pour l'aide précieuse que tu m'as apportée sur le bord de la plage, et pour avoir tenu ta promesse (car je sais que tu as honoré ton engagement).*

*Si tu acceptes (et je suis certain que tu accepteras), je te donne rendez-vous ce mardi soir au Miller's Coffee, à Outer Banks, à partir de 21H00.*

*Amicalement, Tau.*

J'ai replié le papier et je l'ai rangé dans ma poche de pantalon. Je suis ensuite resté pensif, un instant. J'avais besoin de rassembler mes idées. Nous étions lundi, soit un jour avant la date du rendez-vous. J'ai repris l'enveloppe et j'ai regardé le cachet de la poste. La lettre avait été envoyée depuis Cincinnati (dans l'Ohio), trois jours plus tôt. Tau avait dû faire le calcul en sachant que je la recevrai le lundi, et en se disant que le mardi je serai au point de rendez-vous.

J'étais à la fois intrigué et content de recevoir des nouvelles de cet étranger. J'ai songé à lui comme l'on pense à un ami. Un vieux copain que l'on retrouve après des années. Alors que je n'avais passé que quelques minutes en sa présence. Mais le temps ne comptait pas. Pas quand on vivait quelque chose d'aussi exceptionnel que ce que j'avais vécu le soir de notre rencontre. Et à vrai dire, je sentais une pointe d'excitation monter en moi. Mon estomac s'était noué, peut-être était-ce dû à l'appréhension qui me guettait depuis l'instant où j'avais ouvert la lettre.

Durant la journée, je me suis surpris à me demander si j'allais enfin trouver les réponses à mes questions de ces dernières semaines. Elles galopèrent dans mon esprit, faisaient le tour de ma tête et revenaient à leur point de départ, me rappelant sans cesse que l'été 1982 était pour moi une période regorgeant de faits inexplicables mais indubitablement bien ancrés dans cette partie de ma vie. Ce que j'avais fini par appeler « les mystères d'Outer Banks ».

\* \* \*

J'ai passé la soirée à bricoler avec mon père dans notre garage. Il avait racheté une vieille Buick à un vendeur de véhicules d'occasion et s'était mis dans l'idée de la restaurer. Il voulait à tout prix lui donner une seconde vie.

— Si on y parvient, elle sera à toi Brad, m'avait-il dit en changeant les pièces principales situées sous le capot.

À cette époque, cela faisait deux ans et demi que j'avais obtenu mon permis de conduire. Mes copains l'avaient presque tous passé juste après leurs dix-sept ans. Moi j'avais pris un peu de retard, mais contrairement à la plupart d'entre eux, je l'avais obtenu du premier coup. Depuis, j'avais toujours roulé la Jeep de papa (le modèle CJ-7, qui changea de nom en 1987, au profit de Wrangler). Mon père ne me prêtait jamais la berline, une Volvo 240 de couleur beige, avec laquelle il se rendait à son travail. Je devais me contenter de la Jeep. Son habitacle était rustique, certes, mais elle offrait la possibilité de rouler les cheveux au vent, et j'aimais cela.

Ce soir là, nous avons passé plus de trois heures, les mains dans le cambouis. C'était un vrai job de mécanicien, et j'en découvrais les inconvénients, mais en songeant qu'il s'agissait de ma future première voiture, je trouvais le travail plutôt plaisant. Même si je préférais la recherche et les inventions à la mécanique pure, les explications de mon père étaient telles qu'il parvenait à captiver mon attention.

Nous avons bossé jusque tard dans la nuit, à écouter les ondes du

poste de radio et à profiter de la fraîcheur nocturne, et du vent qui s'engouffrait par la porte du garage. Les étoiles, perchées dans un ciel sans nuages, offraient une beauté sans pareille à la voûte céleste. Comme si la main invisible, qui tantôt se jouait de moi, tantôt disparaissait, avait appliqué des milliers de points à l'encre bleue sur la toile noire qui s'étendait à perte de vue. Le drap s'étirait jusqu'à l'océan, sans jamais le toucher.

J'ai regardé papa disparaître sous le châssis de l'automobile, sur une planche en bois munie de roulettes (qu'il avait conçue lui-même), tandis qu'une partie de son pantalon de treillis vert dépassait sur la dalle bétonnée du garage. Il m'a demandé de lui passer deux clés plates. Selon lui, le moteur était désormais en état de marche. L'auto ne méritait plus qu'une bonne vidange, et une petite révision. Le verdict n'allait pas tarder à tomber.

— Tu peux m'envoyer le vieux chiffon que j'ai laissé près des roues avant, Brad ? m'a demandé mon père en changeant de position sous le véhicule.

Je me suis exécuté et je l'ai vu s'avancer en poussant sur ses pieds. Il a ensuite laissé apparaître son visage, qui présentait des traces de cambouis, s'est essuyé les mains et m'a lancé :

— Ce coup-ci je crois que tout est ok, fiston. On l'essaie ?

— Un peu oui ! je me suis exclamé.

— Alors... à toi l'honneur.

Il m'a tendu la clé de contact. Je m'en suis emparé et me suis dirigé

vers la portière côté conducteur et j'ai passé mon bras à l'intérieur (la vitre était restée grande ouverte). Juste avant d'effectuer un tour de clé, j'ai retenu ma respiration.

Lorsque le moteur de la Buick s'est mis à gronder, j'ai ressenti comme un soulagement. J'avais enfin ma propre voiture. Je me suis hissé sur le siège, et je me suis installé derrière le volant. J'ai embrayé et passé la première, fait jouer le point de patinage, puis j'ai sorti la voiture du garage. J'ai ensuite enclenché la deuxième vitesse et je suis allé jusqu'au bout de l'allée.

J'ai allumé les feux, actionné les clignotants et vérifié que tout était en état de marche. En faisant marche arrière, j'ai vu les feux de recul lancer leur éclat jusque dans le garage.

J'ai ouvert la portière du côté passager, à l'avant :

— Tu montes 'pa ? j'ai demandé en esquissant un sourire.

Mon père ne s'est pas fait prier, il a lâché la clé à molette qu'il tenait d'une main et m'a rejoint dans la Buick. Dans un tintement métallique, j'ai entendu l'outil heurter les pavés.

Nous sommes allés faire un tour dans Outer Banks, puis nous avons quitté la ville pour aller rouler quelque part sur une route déserte. Le moteur de la Buick me berçait, tandis que le vent qui s'engouffrait par la fenêtre ouverte m'ébouriffait les cheveux.

Après cette petite escapade et ce moment de détente, j'ai fait demi-tour et j'ai poussé les rapports.

— Doucement fiston, a fait mon père. Ne lui tire pas trop dessus dès le premier soir.

Et il m'a regardé puis a esquissé un clin d'œil. J'ai souri. Nous avons rejoint la ville et son flot d'agitation, puis j'ai pris la direction de la maison.

Ce soir là, après avoir garé la Buick dans l'allée centrale, j'ai remercié mon père pour ce qu'il avait fait. J'ai regardé les rétroviseurs scintiller sous la lumière des réverbères et ressenti une immense joie en entendant le moteur encore chaud crépiter dans l'obscurité. Puis nous sommes allés nous installer sur le perron. Nous avons siroté des bières et nous avons savouré cet instant de plénitude, seuls sous la voûte étoilée.

Il m'arrive souvent de repenser à cette nuit là. Peut-être est-ce le désir de retrouver une première jeunesse, de partager de pareils moments avec mon paternel, qui n'est malheureusement plus de ce monde. Quand je songe à ces souvenirs de l'année 1982, j'en ai un sourire au coin de lèvres et, je l'avoue, le cœur serré. Autant de sentiments qui se mélangent et me rappellent la nostalgie de mon adolescence.

Nous avons trinqué, bu, profité de l'air frais parcourant nos bras nus alors que nous étions étendus sur nos transats. Et puis j'ai fini par m'assoupir. C'est mon père qui m'a réveillé, vers trois heures du matin. J'ai ouvert les yeux et je l'ai trouvé perché au-dessus de moi. Il me secouait.

— Brad... me disait-il. Debout fiston.

Le temps de reprendre mes esprits, je me levai et lançai un regard en direction de l'océan. La mer paraissait calme cette nuit-là. Je m'approchai du bord du perron et je scrutai les cieux. Il ne restait plus que quelques heures avant mon rendez-vous avec Tau. Bien entendu, je n'en avais pas divulgué un seul mot à mon père. Il était hors de question que je trahisse ma promesse.

Je suis resté comme ça quelques instants, peut-être cinq minutes. Et j'ai surpris une nouvelle lueur dans le ciel au-dessus de la plage. Un sifflement venait de troubler le silence de la nuit. Papa l'avait entendu, lui aussi. J'en étais certain. Une deuxième pâleur venait d'apparaître, suivie d'un autre éclat, ainsi de suite... Un étrange ballet de lumières phosphorescentes dansait dans l'Olympe, juste au-dessus d'Outer Banks. Mon père, qui regardait dans la même direction que moi, pouvait ne pas avoir remarqué les premiers halos, lorsqu'ils avaient traversé le dôme qui surplombait notre monde. Mais il était impossible que son regard soit passé outre les événements qui succédèrent au phénomène.

— Tu as vu ça...? J'ai dit sans réfléchir.

Il a observé un bref instant de silence.

— Oui, Brad. J'ai vu, m'a-t-il répondu en posant une main sur une de mes épaules.

— Et ce n'est pas la première fois que je les observe, ai-je repris.

Il semblait un peu gêné. Avait-il déjà assisté à cette manifestation dans le ciel de la Caroline du Nord ? Son attitude le laissait sous-entendre en tout cas. Il ne répondit rien, se contentant d'observer les lumières danser à l'horizon.

Cela a duré à peine plus de cinq minutes. Et puis ça s'est arrêté. Brusquement. La main imperceptible que j'imaginai en avait décidé ainsi. Cette nuit-là, mon père n'en a pas reparlé. Et moi non plus. J'ai fini par monter me coucher. Et je me suis rendormi, rêvant aux étoiles.

## Chapitre 4

Le lendemain, il fut un peu plus de vingt heures trente lorsque j'enfourchai mon vélo pour parcourir le bord de mer. Quelques badauds arpentaient les trottoirs, non loin du bord de la plage. D'autres disputaient des parties de cartes ou buvaient des coups sur les terrasses des cafés. Je me dirigeai vers le Miller's Coffee et j'arrivai devant l'esplanade peu avant vingt et une heures. J'attachai ma bicyclette au porte-vélo et entrai à l'intérieur de l'établissement.

Il y avait un peu de monde, mais bon nombre de tables étaient encore libres. Juste au moment où j'entrepris d'en choisir une, je remarquai que mon visiteur était assis dans le fond du pub, sur une banquette. La carte des boissons était ouverte devant lui, posée sur la table.

Je me suis avancé et je lui ai tendu la main. Il me l'a délicatement prise, et m'a salué en retour. À la lueur des lampadaires, j'ai pu remarquer certains détails qui avaient échappé à mon attention le soir de notre rencontre sur la plage ; ses yeux étaient d'un bleu très clair, je n'en avais jamais vu de semblables. Quand à ses cheveux, ils étaient d'un blond très soyeux. Leur mouvement était naturel et ils paraissaient éclatants de volume. *Un peu comme dans ces publicités qui passent à la télévision, où les acteurs sont retouchés par le maquillage et la magie des caméras*, j'ai pensé sur le moment. Cette fois-ci il était vêtu normalement, il portait un pantalon en lin et une chemise dont les premiers boutons étaient défaits.

— Comment vas-tu, Bradley ? m'a-t-il demandé, pendant que je m'asseyais en face de lui.

— Très bien, je te remercie, ai-je répondu. Et toi ?

— Ça va, mais je sens que mon corps n'est plus aussi vigoureux qu'à mon arrivée. J'ai perdu pas mal d'énergie en quelques jours.

Je l'ai toisé un instant, sans rien lui répondre. J'ai observé ses yeux sonder mon regard et j'ai fini par lui demander :

— Comment ça, tu as perdu de l'énergie ?

Alors il a repris la parole :

— Brad... tu es ici ce soir, c'est donc que tu as reçu ma lettre. On est bien d'accord sur ce point ?

J'ai acquiescé d'un signe de la tête.

— Et je sais que tu as deviné, a-t-il poursuivi en esquissant un léger sourire. Tu as deviné que je n'appartiens pas à ce monde.

Mon sang n'a alors fait qu'un tour. J'ai ressenti un long frisson me parcourir toute l'échine dorsale puis redescendre jusqu'à mes plantes de pieds. L'espace d'un bref moment, j'ai cru que tout le décor se mettait à vaciller autour de moi. Tau venait de me révéler une information à laquelle j'avais secrètement songé durant des semaines. Je m'étais ensuite peut-être dupé moi-même en occultant cette pensée, en l'éloignant de mon esprit. Mais il venait de mettre un doigt en plein dans le mille. Je me suis ressaisi, j'ai regardé

autour de nous (personne ne se préoccupait de notre conversation).

— D’où... d’où viens-tu ? ai-je alors demandé.

Il s’est penché par-dessus la table et a approché son visage du mien :

— J’appartiens à un autre système stellaire. Je suis originaire d’un monde éloigné de plus de douze années lumières de la Terre. Je viens d’une étoile nommée Zartka.

Mes yeux se sont exorbités en entendant cela. Comme si j’avais croisé un fantôme. Peu importait ce à quoi je m’étais attendu, ou l’explication que je m’étais secrètement imaginée, j’avoue que sur le moment, je me suis senti déstabilisé par les propos de Tau. Je me suis enfoncé dans le dossier de la banquette que j’occupais, et j’ai attendu quelques secondes, le temps de faire le tri parmi les idées qui me passaient par la tête. Une serveuse est arrivée à cet instant précis, pour prendre notre commande.

Tau lui demanda un banana split et un grand verre d’eau. Quand à moi, je choisis un milk-shake à la vanille. Elle prit note et s’en alla pour revenir quelques instants plus tard avec son plateau. Je décidai de régler l’addition. Je sortis un billet de mon portefeuille, le défroissai avant de le lui donner, et attendis qu’elle me rende la monnaie.

Lorsque la serveuse fut suffisamment loin de nous, Tau me remercia et plongea sa cuillère à l’intérieur de sa soucoupe débordant de

crème glacée. Il la porta à sa bouche et sembla apprécier le goût de la banane, mélangé au parfum de vanille.

Pendant que je buvais les premières gorgées de mon milk-shake, tournant et retournant nerveusement la paille entre mes dents, il reprit ses explications.

— Je pense que tu l’as deviné dès l’instant où tu as vu mon astronef, posé derrière la dune de sable, sur la plage... N’est-ce pas ?

Je ne savais pas trop quoi répondre. J’étais à la fois fasciné et terrifié par les informations qu’il me dévoilait. Elles paraissaient directement extraites d’un livre de science fiction.

— Pourquoi était-il dangereux pour moi de m’en approcher ? ai-je tout à coup demandé.

J’aurais très bien pu lui poser une toute autre question, mais celle-ci fut la première à se faufiler dans mon esprit.

— Mon appareil n’est pas accordé sur les mêmes ondes vibratoires que celles d’un corps humain. Voilà pourquoi les effets peuvent être dangereux. Je ne suis pas sensé vivre sur le même plan vibratoire qu’un individu de la Terre, Brad. J’ai emprunté cette enveloppe corporelle pour pouvoir me mélanger à tes semblables. Mais j’ai dû effectuer quelques modifications concernant les ondes vibratoires afin de pouvoir endosser une allure humaine.

Je le regardai, les yeux ronds comme des billes, prêts à sortir de leurs orbites et à rouler sur la table. Je n’en croyais pas mes oreilles.

C'était si absurde... Il me fallait quelque chose pour avaler la pilule... et vite.

J'ai fait signe à la serveuse et j'ai commandé un cocktail à base de vodka, comme ils en proposaient sur la carte. Elle me l'a apporté, j'ai payé et j'ai commencé à boire le premier tiers du verre. J'ai fait la grimace et je me suis laissé aller, écoutant la suite des explications que Tau avait décidées de me fournir.

Quand il a noyé son regard dans le mien, j'ai vu quelque chose dans le bleu de ses yeux. Comme des petits nuages blancs. Des étoiles scintillaient dans chacune de ses prunelles, peut-être était-ce dû à sa façon de s'exprimer, à son enthousiasme... ou à mon imagination. Je n'ai jamais eu la réponse. Il a poursuivi :

— Tant que je suis sur ta planète, j'ai besoin de me ressourcer en mangeant comme un être humain. Il me faut également beaucoup d'eau, des protéines et des glucides.

Je l'ai observé savourer son banana split, et porter son verre d'eau à ses lèvres.

— Mais cela ne suffit pas, a-t-il repris en s'essuyant la bouche. Plus le temps passe, plus mon énergie diminue. Je dois fréquemment retourner sur Zartka pour me ressourcer complètement. La vie y est différente, nous sommes élevés sur d'autres plans, des vibrations que vous ne connaissez pas encore, ce qui nous donne accès à une dimension autre que celle des terriens. Ici, les énergies restent bloquées sur des plans inférieurs. Nous tentons progressivement de

vous faire évoluer mais cela prend beaucoup plus de temps que ce que nous pensions au départ. Et nous ne sommes pas les seuls à tenter de vous initier dans le secret, en essayant de ne pas interagir avec votre libre arbitre. Nous n'en avons pas le droit, car il existe ce que nous appelons une « morale cosmique », qui interdit à une civilisation plus avancée d'avoir une attitude paternaliste envers d'autres réseaux sociaux planétaires.

Toutes ces divulgations, plus surprenantes les unes que les autres, me faisaient tourner la tête. Les idées confuses, je lui ai demandé :

— Vous n'êtes pas les seuls ?

— Non, Brad. Il est temps pour l'être humain de comprendre qu'il existe une pluralité de mondes habités. Certains pensent que sans hasard il n'y aurait pas de vie. Mais il n'y a pas de hasard, et pourtant il existe une multitude de formes de vies différentes dans le cosmos. Il est temps que l'humanité accepte de s'ouvrir aux différents concepts qui caractérisent l'émergence du vivant, et qu'elle comprenne qu'un hasard qui se répète maintes et maintes fois ailleurs que dans ce système stellaire, ce n'est plus du hasard... C'est ce que nous appelons le principe créateur. Vous n'êtes pas seuls, sachez-le.

J'ai terminé mon milk-shake et repris quelques gorgées de mon cocktail alcoolisé. J'ai ensuite posé une autre question :

— Quel âge as-tu, Tau ?

Il a souri, ses yeux se sont illuminés, mais j'étais en train de constater que sa vitalité semblait avoir nettement diminué. J'ai alors

compris qu'il disait vrai ; il perdait ses forces et son dynamisme, il avait besoin de recharger ses batteries, cela se voyait.

— Très bien, Bradley. Mais avant tout, sache que si je t'en dévoile davantage, ce n'est qu'une volonté personnelle. Nous sommes en mission, mon père et moi... Les autres membres de ma civilisation le sont également. Nous faisons partie d'une confrérie de voyageurs intergalactiques, et nous avons également la possibilité d'effectuer des voyages qui nous permettent d'analyser différentes issues possibles lorsqu'un monde est en péril. Votre planète court des dangers dont la plupart d'entre vous ne mesurent pas l'ampleur. Le but de notre venue est de tenter de changer les choses, d'aider l'humanité à réparer ses erreurs, sans pour autant interagir avec les décisions de ses dirigeants. Si les événements que nous avons prévus n'arrivent pas, nous passerons certaines étapes et personne ne découvrira notre existence avant les prochaines décennies. Nous ne voudrions pas causer des vents de panique, ni empêcher le développement des courants de pensée dans ton monde. Car si la révélation venait à éclater brutalement, la répercussion sur la sphère émotionnelle et psychique des humains serait trop importante et lourde de conséquences. L'humanité serait en état de choc, et face à la volonté qu'ont certains de vouloir maîtriser des ressources non renouvelables, d'en finir avec les maladies les plus graves, les guerres dans le monde, la famine et autres fléaux typiquement terrestres, la plupart ne comprendraient pas la réponse négative que nous leur fournirions alors. Sans parler du problème des religions. Car ce n'est pas si simple. Il faut toujours considérer les conséquences qui découleraient d'une intervention publique... Ce monde n'est pas prêt à encaisser un choc d'une telle brutalité. Je

compte sur toi pour garder le secret, Brad.

J'ai acquiescé d'un hochement de la tête. Je lui ai dit qu'il n'avait pas à s'en faire pour ça et que je ne gâcherai rien.

— La moindre divulgation de ce que tu viens d'entendre aurait de très graves conséquences, m'a-t-il expliqué (il me mettait en garde, c'était évident). Mais j'ai confiance en toi, je sais que tu conserveras le silence. Pour répondre à la question de mon âge, j'ai quatre cents ans de plus que toi. Mais sur Zartka, nous avons mis au point un système de longévité. Nous effectuons, environ une fois tous les quatre-vingts ans, une cure dans un caisson hermétique, ce qui permet à nos corps de ralentir leur processus de vieillissement.

— Tout ceci est de plus en plus stupéfiant, j'ai fait en portant le verre à mes lèvres.

— Mais pourtant pas impossible, Brad.

— Tu as parlé d'autres espèces vivantes, tout à l'heure... N'est-ce pas ?

— Oui. Nous ne sommes pas les seuls à visiter la Terre. Tout comme nous visitons d'autres planètes encore jeunes et en attente d'évolution. D'autres confréries se sont jointes à nous afin de nous épauler dans notre mission. Malheureusement, il existe également des espèces mal intentionnées et nuisibles à votre environnement. Des entités en quête des ressources dont dispose la Terre, et dont le but est d'asservir et de contrôler l'humanité. Quitte à lui bloquer l'accès aux niveaux vibratoires plus élevés. Il existe des entités qui considèrent la Terre comme leur propriété, un endroit où les humains sont secrètement observés, comme vous le feriez avec des espèces animales peuplant une réserve naturelle, à qui vous donneriez

l'illusion d'être en liberté. Ces entités, qui sont à l'origine de tout ce qui divise l'humanité — les guerres, les religions, le fanatisme, certaines décisions politiques et j'en passe — abritent également un terrible secret, un plan diabolique qui vous dépasse, et dont nous ne sommes pas certains d'en comprendre tout le mécanisme.

— Diviser pour mieux régner, ai-je dit en fronçant les sourcils.

— C'est un peu ça, oui. Vos dirigeants sont parfaitement au courant. Des traités ont été signés entre certains de vos gouvernements et ces créatures malveillantes. Nous nous efforçons d'aider les humains en contactant certains d'entre eux, en intervenant parfois auprès des civilisations qui ont pactisé avec les hautes instances qui dirigent votre planète. Mais ce n'est pas si simple. Il existe des lois intergalactiques et nous ne pouvons pas passer outre les règles qui régissent l'Univers. Ces êtres, dont je te parle, Brad, ils possèdent des bases souterraines et sous-marines...

— Les lueurs dans le ciel... ai-je soupiré.

Je venais de faire le lien avec les événements étranges des dernières nuits. Même si au fond de moi, j'avais soupçonné certaines choses bien avant cette conversation.

Tau a acquiescé, mais ne m'en a pas dit davantage. Je crois qu'il était préoccupé par sa perte de vitalité. Il semblait fatigué et ses forces s'étaient amoindries.

Il a terminé son verre d'eau et s'est levé. Son visage était pâle, ses joues s'étaient creusées et ses yeux, pourtant d'un bleu éblouissant, étaient devenus livides.

— Je vais m'en aller, Brad, m'a-t-il dit en me serrant la main.

Il a envoyé une tape amicale sur l'une des mes épaules et s'est dirigé vers la porte de sortie. Juste avant de s'éloigner, il m'a lancé :

— Je te contacterai avant la reprise des tes études. En attendant, portes-toi bien.

Et il a disparu. Je n'ai jamais su comment il était venu jusqu'au pub, ni où il avait posé son astronef, ce soir là. C'était un secret de plus, qui n'appartenait qu'à lui seul.

Je suis rentré chez moi, des idées plein la tête, des images figées dans mon esprit... et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

## Chapitre 5

Pendant la dernière semaine du mois d'août, j'ai terminé mon contrat de travail au Blue Beach Coffee, j'ai reçu ma deuxième paie deux jours avant la fin du mois, et j'ai dû rendre mon tablier. Dany Morgano m'a félicité et m'a dit que si je le désirais, je pouvais revenir pendant mes vacances d'hiver. Il aurait peut-être besoin d'un peu d'aide, même pour deux semaines. Je l'ai remercié et je lui ai dit qu'il pouvait compter sur moi.

Deux semaines durant, je me suis documenté sur le sujet de la vie dans le cosmos. Tau avait attisé ma curiosité, me poussant un peu plus loin dans certaines recherches. La plupart des documents que je glanais dans des revues spécialisées ou dans certains livres pouvaient rendre complètement fou. Il fallait prendre du recul, analyser les éléments, trier le pour et le contre. Mais j'avais acquis la certitude que notre planète avait été l'objet de « visites » célestes depuis la nuit des temps. Tout ceci était si complexe, que je n'en dormais parfois pas la nuit.

C'est également durant cette période que j'ai retrouvé les lueurs vives de l'espoir qui animait le révérend James Nichols, à Outer Banks. Je ne l'avais pas revu depuis les funérailles de maman, le jour où il avait prononcé son sermon devant une assistance émue. Trois années que je n'avais pas songé à l'homme à la chemise noire et au col blanc, et voilà que pendant l'été de tous les mystères, nos chemins se croisèrent à nouveau.

Maman et lui avaient été des amis proches durant un temps, surtout à l'époque où elle encadrait les soirées du groupe de soutien, le mercredi. Les réunions s'étaient raréfiées peu avant son décès (non pas à cause de la maladie qui la rongait et la forçait à rester allongée, mais en raison du manque de volontaires), ce qui n'avait pas empêché le révérend Nichols de venir nous rendre visite et de soutenir ma mère dans sa lutte contre le mal qui la torturait.

Après le décès de maman, James était revenu nous voir, papa et moi. Il nous avait fait savoir qu'il déménageait et quittait la région. Mais un soir du mois d'août 1982, alors que j'entrais dans le Miller's Coffee, J'ai entendu une voix familière (chaque mot que le révérend avait prononcé lors des funérailles de maman était resté gravé dans ma mémoire, et le ton de sa voix également). Je n'y ai pas prêté immédiatement attention. Comment dire... C'est comme quand un souvenir vous revient progressivement à l'esprit. D'abord vous cherchez d'où la mélancolie vous guette, ensuite vous remarquez qu'une ombre plane au-dessus de vous, et qu'elle vous a choisi, ravivant des fragments de votre passé. Jusqu'à ce que vous ayez compris que les morceaux du puzzle se sont juste éparpillés, et qu'à tout moment la main invisible qui vous suit peut les remettre en ordre. C'est comme ça qu'au bout de quelques instants, j'ai relevé la tête et j'ai regardé en direction du comptoir. Il était là, accoudé devant un verre de Scotch, et il discutait avec l'une des serveuses. J'ai pensé qu'il ne m'avait pas remarqué, et puis son regard a croisé le mien. Je me suis levé et je suis allé le saluer.

— Tiens Bradley, qu'il m'a fait. Comment vas-tu mon grand ?

— Bonsoir Révérend, je suis étonné de vous revoir. Cela me fait plaisir.

J'ai ajouté que ça n'allait pas trop mal. À vrai dire, je n'ai jamais su si c'était le plaisir pur et simple, l'étonnement de le revoir... Ou l'étrange sensation qui me faisait penser que sa présence avait un lien avec les événements qui se déroulaient cet été là. Mais c'était vrai, j'étais bien content de lui serrer la main.

Nous avons échangé bien plus que des mots ce soir là ; des souvenirs qui avaient marqué nos vies respectives. Je lui ai dit pour mes études et pour le but que je poursuivais. Je lui ai aussi parlé d'Ashley. Certes elle s'évaporerait, son souvenir n'était plus qu'une simple odeur de jasmin qui flottait çà et là quand je songeais à son décolleté, qu'un tout petit goût sucré (un goût de fraise) qui me rappelait vaguement ses lèvres sensuelles mais qui devenait aussitôt âpre et sans signification. Mais James Nichols m'écouta avec attention lorsque j'abordai le sujet. Il me donna toute sa bénédiction pour la suite et me conseilla de laisser le passé derrière moi.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables, me rappela-t-il en portant son verre à ses lèvres. Mais n'oublie pas Bradley, toi seul construira l'avenir qui t'attend... Peut-être avec l'aide du tout puissant. Mais tu sais ce qu'on dit, Aides-toi et...

— Le ciel t'aidera.

Je l'ai interrompu.

Il m'a souri et il m'a aussitôt adressé un clin d'œil. Nous avons

encore échangé quelques propos et puis, sans que je m’y attende, il s’est penché vers moi, comme pour me faire part d’un secret. Ce fut la phrase qu’il prononça à cet instant, qui me fit l’effet d’un long frisson.

— Je crois que j’ai aperçu les lueurs de l’espoir, me confia-t-il dans un murmure où flottaient quelques effluves d’alcool. Elles ont survolé Outer Banks, Bradley. Mais pas seulement, je pense qu’elles se sont reflétées au-dessus de toute la Caroline du Nord.

Il s’est tu, pendant que des sueurs commençaient à perler sur mon front. Je savais qu’il faisait allusion aux étranges lumières qui balayaient les cieux depuis quelques temps. Sa foi était si grande qu’il avait dû croire à un miracle ou qu’il prenait le phénomène pour un signe de Dieu. Mais Tau m’en avait suffisamment dévoilé, et je savais que James Nichols fondait ses espoirs sur des faits résultant d’une force qui nous dépassait tous. Sur une puissance provenant d’un autre monde, qu’il pensait être l’œuvre du tout puissant. Comment lui expliquer qu’il se mettait le doigt dans l’œil... Comment lui faire comprendre que j’avais eu accès à des informations déifiant tout ce qu’on nous enseignait depuis notre plus jeune âge, à l’école ou aux cours de catéchisme... Je me suis une fois de plus souvenu de ma promesse et des engagements que j’avais pris vis-à-vis de Tau. J’ai simplement esquissé un sourire et j’ai poursuivi mon dialogue avec le révérend, en parvenant à détourner la conversation de ce sujet de discussion. Nous sommes restés encore quelques instants à échanger divers propos, et puis nous sommes rentrés chacun chez soi, pour peut-être ne plus jamais nous revoir. Tout ce que je sais, c’est que le surlendemain, Nichols quittait la Caroline du Nord pour

rejoindre l'Ohio.

\* \* \*

Vers la mi-septembre, j'ai reçu une nouvelle lettre de Tau. Cette fois-ci, il me donnait rendez-vous sur la plage, là où nous nous étions rencontrés la première fois. Il n'y avait pas d'horaire, ni de jour. Je trouvais cela étrange, mais son message finissait par une phrase dans laquelle il m'expliquait qu'il saurait me trouver le moment venu. Tout ce que je savais, c'était que sa visite aurait lieu quelques jours avant mon départ pour la Floride, là où j'allais entamer le nouveau cycle de mon parcours d'étudiant.

Un soir, alors que la journée déclinait, j'ai pris mon vélo, et je suis allé regarder les vagues avaler le bord de la plage. Le soleil était perché au loin, passant du jaune à l'orange, entamant sa descente derrière l'Océan. J'ai continué de pédaler et je me suis aventuré loin de la ville, là où la tranquillité semblait m'attendre. Sauf qu'à cet instant, je me trompais... C'était plutôt le calme avant la tempête.

La nuit était tombée, la toile céleste avait fait place aux étoiles. Seuls quelques nuages fins étaient dévorés par le clair de lune.

C'est sans raison que j'ai vu la mer s'agiter. Deux grandes vagues sont apparues au beau milieu de l'océan, elles se sont élevées jusqu'à la limite des premiers rochers et ont roulé sur le sable, déversant leur écume. Ça a recommencé... encore et encore. Le vent ne s'était pourtant pas levé. Le phénomène a duré quelques minutes.

Je suis alors descendu de mon vélo, j'ai pris ma paire de jumelles (mon père me les avait offertes un an auparavant). Elles pendaient à mon cou ; j'ai attrapé le cordon et j'ai ajusté le réglage en faisant tourner la molette qui se trouvait sur le dessus des lunettes.

J'ai regardé à l'horizon, cherchant la cause probable du déchaînement soudain de l'océan. C'est à ce moment là qu'un éclair a déchiré le ciel, m'aveuglant presque. Mon premier réflexe fut un mouvement de recul. J'ai lâché les jumelles et j'ai mis un bras devant mes yeux. Je n'y voyais plus rien. Le temps que ma vue s'habitue à cette étrange clarté, j'ai cligné des paupières et j'ai cherché quelques points de repère. C'est là que j'ai vu les lumières danser dans les cieux.

J'ai reculé de quelques pas, j'ai saisi mon vélo, me tenant prêt à l'enfourcher et à pédaler comme un dératé en direction de la ville et des lampadaires que je voyais briller au loin. Mais une force me retenait. Quelque chose captivait mon attention. Malgré ma crainte, je suis resté sur place, découvrant qu'un grondement sourd s'amplifiait de loin en loin.

*Ça y est... cette fichue main invisible s'en donne encore à cœur joie, me suis-je dit. Pendant que je suis pris au piège dans ce wagon qui file à grande vitesse sur les rails de la folie.*

Plus le vrombissement s'intensifiait, plus je devinais la descente vertigineuse qui me guettait droit devant.

Soudain, il y a eu une détonation, comme un coup de tonnerre. J'ai pu sentir mes poils se hérissier sur mes bras nus. Mon corps a vibré, et mes yeux se sont écarquillés lorsque j'ai vu un tourbillon prendre forme en plein milieu de la mer. Les lumières m'éblouissaient, mais je pouvais observer cette agitation sur les flots. L'eau pétillait, crachant ses embruns sur la plage, parmi les remous et l'écume des vagues. Le typhon tournait de plus en plus vite, dans le tumulte incessant de ce grondement. Je me souviens m'être bouché les oreilles, tant le bruit était devenu inquiétant. Un arc électrique (c'était la seule description que je pouvais faire de l'étrange filament bleu qui était en train de se former au centre du tourbillon) est apparu, s'est intensifié jusqu'à toucher les nuages, les traversant et s'étendant bien au-delà de la voûte céleste.

Pendant que les lueurs effectuaient leur ballet aérien, j'ai pris mes jumelles et j'ai regardé au travers ; je suis resté bouche-bée en voyant l'océan s'ouvrir en deux parties bien distinctes. C'était sidérant, irréaliste et pourtant fascinant.

Un éclat s'est accru à l'intérieur du fossé qui venait d'apparaître à la place du tourbillon. Le grondement s'est changé en un long sifflement (un énorme cri de géant) qui s'est amplifié jusqu'à me déchirer les tympanes. Je n'ai pu résister au réflexe de lâcher mes jumelles et de porter les mains à mes oreilles, pour me protéger de ce vacarme assourdissant.

Lorsqu'il m'a semblé que le bruit s'estompait, j'ai repris mes lunettes et j'ai de nouveau observé ce qu'il se passait... Quelque chose sortait de cet énorme trou noir, rejetant l'eau de part et d'autre

d'une étrange plateforme métallique. Ça s'est lentement élevé, et j'ai pu distinguer qu'un énorme disque surplombait l'océan. Il était coiffé d'un dôme et semblait très grand. Les vagues se sont frayé un chemin et la mer s'est refermée, emportant le grand tourbillon dans les profondeurs de l'océan. L'objet s'est stabilisé, puis immobilisé au-dessus des eaux. Il était entouré de lumières rouges. C'était comme si des dizaines de phares scintillaient tout autour de l'appareil.

À ma grande stupéfaction, des portes se sont ouvertes et des aéronefs plus petits en sont sortis, montant très haut dans le ciel, à des vitesses fulgurantes. Ils ont effectué des manœuvres vertigineuses, tandis que l'énorme objet discoïdal entamait son retour dans les abysses.

À l'aide de mes jumelles, je pouvais voir que les engins qui parcouraient les cieux étaient triangulaires, légèrement bombés à l'avant. Leurs ailes paraissaient recourbées vers l'arrière.

Certains se sont dirigés vers l'horizon, prenant la direction de Fort Bragg (c'est en tout cas ce que je me suis dit en les voyant disparaître). D'autres sont restés en vol stationnaire, juste au-dessus de la plage.

L'un d'eux entamait déjà sa descente. Le voyant faire, j'ai enfourché ma bicyclette et j'ai pédalé, me dirigeant vers des bosquets qui bordaient la plage, à quelques mètres à peine. J'ai couché mon vélo et je me suis camouflé derrière les arbustes. J'ai porté les jumelles à mes yeux et j'ai discrètement observé ce qu'il se passait.

L'astronef s'est posé, illuminant le sable. Une trappe a coulissé sur l'un des côtés, révélant d'épaisses vapeurs blanches. Sur le moment, j'ai pensé à des bancs de brouillard. J'ai figé mon regard et j'ai effectué quelques réglages sur mes lunettes, en tournant la molette.

Une silhouette s'est dessinée dans la brume. Elle avait une allure d'humanoïde, pas de doute sur ce point là. De grandes jambes se sont profilées à travers le brouillard qui s'échappait de l'intérieur de l'astronef. La « chose » a sauté de l'appareil et s'est mise à fouler le sable.

J'étais pétrifié. J'aurais voulu lâcher la paire de jumelles, fermer les yeux et me boucher les oreilles jusqu'à ce que tout cela cesse. Mais, incapable de détourner mon attention malgré l'effroi qui s'était emparé de moi, j'ai continué mon observation.

Une deuxième silhouette est apparue dans l'embrasure qui s'était dessinée sur l'un des côtés de l'appareil. Elle a sauté et a rejoint la première ombre sur la plage. Lorsqu'elles se sont figées dans les lumières que produisait le vaisseau, j'ai pu les identifier un peu mieux. Elles mesuraient environ un mètre quatre-vingts. Leurs corps étaient minces, perchés sur de longues jambes effilées et terminées par d'étranges pieds à trois doigts. Elles possédaient chacune un long cou et une tête grossièrement disproportionnée par rapport au reste de leur corps. C'était surtout l'arrière des crânes qui était bombé. Leurs lèvres étaient très fines (je n'aurais d'ailleurs pas su dire s'il s'agissait bien de lèvres ou simplement de vulgaires fentes découpées dans leurs visages). Leurs yeux semblaient proéminents,

enfoncés dans des orbites creusés à l'endroit où leurs fronts s'avançaient. Elles n'avaient pas de nez. Ou peut-être juste deux petits trous au-dessus de leurs lèvres, que je devinais à peine là d'où je me tenais.

Ces créatures semblèrent se mélanger au paysage, leurs corps prenant tantôt les couleurs des lumières sillonnant la plage, tantôt celles du sable et des rochers ainsi dessinés dans la nuit. Comme l'auraient fait deux caméléons.

Mon cœur battait à tout rompre. Lorsque je devinai qu'elles s'approchaient de moi, il fut trop tard. Je ne pouvais plus m'échapper. Je risquais d'attirer leur attention et de me faire repérer. Avaient-elles perçu ma présence ? Elles ne se trouvaient qu'à cinq ou six mètres de moi, leurs horribles faciès se profilant dans le clair-obscur. Elles s'approchaient de plus en plus et leurs yeux sondaient les lieux. Bientôt, elles furent juste devant moi. Seuls les bosquets nous séparèrent.

Je vis leurs étranges pieds fouler le sable et se poser à quelques centimètres de mes genoux. Recroquevillé, je frissonnais de tout mon être. Cette odeur putride (cet affreux mélange de soufre et d'ammoniaque) avait de nouveau envahi l'atmosphère, accompagnant les visiteurs de la nuit dans leurs déplacements.

L'un d'eux s'est abaissé. Sa grosse tête s'est faufilée dans le feuillage. J'ai prié pour qu'il ne me remarque pas. Mais la tension était à son maximum, je n'ai pas pu m'empêcher d'ouvrir la bouche

et de laisser s'échapper un cri d'effroi. J'ai attendu que le son se répercute dans la nuit, et qu'il me fasse repérer. Mais aucun bruit ne s'est produit. J'avais pourtant crié, j'en étais certain. Sauf que j'étais tellement pétrifié par la peur, que je n'ai pas remarqué la main qui s'était posée sur mes lèvres, m'empêchant de hurler, tandis qu'une autre main m'avait saisi par la taille et tiré en arrière.

— Chut... j'ai entendu dans le creux d'une oreille.

Le murmure s'accompagna d'un vent frais qui me caressa les joues.

J'ai attendu que les deux créatures s'éloignent. Ça m'a semblé interminable, mais elles ont fini par repartir en direction de leur astronef. Lorsque je les ai vues remonter à bord, je me suis retourné et j'ai découvert mon père. Il me tenait fermement. Sa main a glissé sur ma bouche, j'ai alors pu articuler, entre deux hoquets.

— Papa... ai-je dit. Mais... tu m'as suivi jusqu'ici ?

Il était indéniable qu'il venait de me sauver la vie, ou de m'éviter d'affronter mon pire cauchemar. Mon corps frissonnait toujours autant. Je n'arrivais pas à me maîtriser.

— Du calme, Bard, m'a-t-il répondu.

Au loin, l'engin s'est élevé et a pris de l'altitude. Nous avons attendu qu'il disparaisse pour de bon, et nous nous sommes relevés, essuyant nos jambes pleines de sable.

Je restai stupéfait de le voir ainsi à mes côtés.

— Écoute, Brad... a-t-il repris.

— Que se passe-t-il ici, papa ?

— Il faut que tu saches certaines choses.

— Tu es au courant de ce qui se trame, n'est-ce pas ?

Il m'a observé, comme s'il se sentait soudain gêné. Semant le trouble et la confusion, j'ai poursuivi :

— Non mais tu as vu ce qu'il vient de se passer...? Comment pourrai-je... comment toi tu peux...

Je cherchais mes mots, sans parvenir à les trouver, ni pouvoir les placer pour tenter de faire une phrase ayant un véritable sens.

— Laisse-moi t'expliquer, Bradley.

— Mais comment veux-tu que...

— Il a raison, est intervenu une troisième voix. Laisse-le t'expliquer, Brad.

C'était Tau. Il était là, derrière nous, ce fut comme s'il sortait de nulle part. Sans un bruit. Il se tenait debout dans le sable, les bras le long du corps. Ses vêtements argentés brillaient au clair de lune. Il semblait avoir récupéré toute sa vitalité. Je devinai qu'il avait fait le nécessaire pour se ressourcer.

— Co... comment... Vous-vous connaissez tous les deux ? suis-je intervenu.

Mon père a fait oui de la tête. Je n'en revenais pas. J'avais l'impression d'être en plein rêve. D'abord ce cauchemar sur la plage, avec ces êtres humanoïdes sortis du beau milieu de l'océan, dans leurs engins volants, et maintenant l'intervention de papa et puis l'apparition si soudaine de Tau. Une fois de plus, j'avais besoin de rassembler mes esprits.

Tau s'est avancé et m'a délicatement pris par la main.

— J'ai contacté ton père il y a quelques années, Brad. Peu avant le décès de ta mère. Je lui ai dévoilé ce qu'il allait se passer, je lui ai dit pour sa maladie. Parce que je voulais qu'il s'y prépare... Il n'aurait pas été bon qu'il sombre dans la folie ou qu'il se laisse envahir par les remords.

Je me suis tourné vers papa :

— Alors tu savais et tu ne m'as rien dit ? Et maman... Tu lui as caché tout ceci en sachant ce qu'elle endurerait... Nous aurions pu trouver un moyen de...

— Il n'y avait pas de remède pour son mal, a repris Tau.

Mon père est resté pensif, la tête baissée, le regard perdu dans la contemplation de l'océan.

— Mais, il y avait bien quelque chose à faire... Non ?

Ma voix s'était enrouée, les larmes commençaient à monter. Sans m'en rendre compte, j'ai sangloté. Et j'ai repris :

— Tu étais sans doute dans la capacité d'intervenir, Tau...

— Pas cette fois, m'a-t-il répondu. Il était trop tard, nous n'aurions fait que ralentir les effets de sa maladie, et elle aurait souffert plus longtemps. Je ne pense pas que c'est ce que tu aurais souhaité.

J'ai essuyé mes yeux. J'avais le tournis. Tant d'événements se déroulaient d'un seul coup. Tant d'informations se bousculaient dans mon esprit. Mais Tau avait finalement raison. L'espace d'un instant, j'ai entrevu quelque chose dans son regard, à travers les fenêtres qu'étaient ses yeux. Comme si derrière les portes de la mort on pouvait trouver la vive lumière d'une nouvelle vie. À cet instant, j'ai eu la conviction que les étincelles de maman brillaient toujours quelque part dans l'immensité de l'Univers.

Mon père s'est redressé, il a regardé Tau puis son regard s'est posé sur moi :

— Tu sais, je lui suis reconnaissant pour ce qu'il a fait, m'a-t-il révélé.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dévoilé ?

— Tu aurais avalé toutes ces histoires si tu n'avais pas observé les phénomènes de tes propres yeux ? Et tout comme toi, j'avais promis. Promis de ne rien dire.

Je me suis alors souvenu de la promesse que j'avais faite à Tau. Je pouvais effectivement comprendre la situation dans laquelle mon père s'était trouvé. Et sa position quant à toute cette histoire. Il suffisait d'y réfléchir pour s'en rendre compte.

— Pardon, j'ai dit en baissant la tête.

Tau a ensuite plongé son regard dans le mien :

— Tu sais, Brad. Ton père est un grand ingénieur. Je ne l’aurais jamais contacté, sans ça. Nous l’avons guidé et nous avons fait en sorte qu’il poursuive son but. Les renseignements qu’il nous a apportés sont d’une aide très précieuse dans la mission que nous menons avec la confrérie intergalactique.

— Je ne comprends pas, ai-je dit.

— Sur la base, à Fort Bragg, là où je travaille, a expliqué papa, nous avons des kilomètres de réseaux souterrains. Des bases ont été aménagées et certaines des créatures que tu as vues cette nuit y sont établies. Nos dirigeants œuvrent secrètement à leurs côtés. À vrai dire ils n’ont pas vraiment le choix. En échange d’une technologie de pointe, ces créatures bénéficient d’un accès à nos ressources.

— Elles sont nuisibles pour la Terre, a poursuivi Tau. Tout ce qui les intéresse, c’est d’en prendre petit à petit le contrôle, sans se dévoiler au grand public. Pour le moment en tout cas. Ton père ne savait pas ce dans quoi il s’embarquait quand il a été recruté sur le site de Fort Bragg.

— J’ai commencé à avoir des soupçons lorsqu’on m’a fait manipuler de la technologie que je n’avais encore jamais vue, a continué mon père.

J’étais en train de rassembler les pièces du puzzle. Tout en écoutant avec attention ce qu’ils essayaient de m’expliquer. Mon père s’était retrouvé malgré lui au beau milieu d’une machination diabolique qui consistait à pactiser avec ces êtres extraterrestres. Tau était entré en contact avec lui et secrètement, ils échangeaient des informations auxquelles chacun d’eux avait accès. Je comprenais que la lutte pour le bien de la planète bleue se poursuivait et que tant qu’il resterait un espoir, Tau et les siens n’abandonneraient pas l’humanité.

Il m'a relâché la main, s'est dirigé vers le bord de mer et a scruté le lointain. Ensuite il s'est retourné et nous a regardés, papa et moi.

— Il faut que je reparte. Nous nous reverrons très bientôt.

Je ne voyais plus le moindre signe d'un objet volant à l'horizon. Nous avons regardé Tau s'éloigner vers la dune de sable. Une lumière blanche nous guettait depuis l'autre côté. J'ai compris qu'elle provenait de l'astronef... son « avion », comme il l'appelait. À mesure que ses pieds foulaient le sable et qu'il se rapprochait de cette clarté artificielle, j'avais l'impression que son corps changeait. Comme s'il abandonnait son enveloppe terrestre au profit de sa véritable apparence ; un corps de lumière, une fine silhouette qui parcourait la plage. Il s'est retourné et je crois que j'ai clairement vu deux yeux luminescents nous observer depuis la dune. Il a levé un bras et a ouvert sa main en guise d'au-revoir, puis il a disparu derrière la bosse de sable. L'instant d'après, un vrombissement retentissait dans la nuit, et nous vîmes l'astronef s'élever dans les airs, puis atteindre une vitesse folle pour ensuite s'effacer en laissant une traînée d'argent dans les cieux.

J'ai ramassé mon vélo et j'ai pris mon père par une épaule. Nous avons marché le long de la plage avant de rentrer à la maison.

Avec papa, nous avons reparlé de cette nuit-là comme d'un rêve éveillé. Même si ça n'en était pas un. Il m'a juré que sa lutte se poursuivrait pour la survie de notre monde et m'a demandé de lui faire une promesse : celle de lutter à ses côtés et de continuer son

travail une fois mon diplôme en poche. Quelques lignes plus bas, vous saurez ce qui est advenu de cette promesse. Mais d'abord, il faut que je vous dise qu'il s'est écoulé plusieurs semaines avant que mon père ne se décide à sortir le vase en céramique qu'il avait précieusement mis à l'abri, dans un petit coffre fort scellé par un code dont lui seul connaissait la combinaison. Le vase contenant les cendres de maman.

J'ai toujours pensé que la nuit où il m'a sauvé la vie, quelque chose a changé en lui. Comme s'il avait ressenti une libération. Et le besoin de se détacher des éléments matériels qui le retenaient prisonnier. Pris dans les tourments que lui avait causé le décès de la femme qu'il avait aimée. Peut-être qu'il avait besoin de ce déclin pour s'en rendre compte. Et pour accepter enfin qu'il fallait la laisser aller là où l'Univers avait décidé de la conduire.

Nous avons marché un long moment en direction de la plage et nous avons continué notre chemin, loin des regards indiscrets. Mon père tenait le vase sous un bras. Je marchais à ses côtés, en silence. La nuit tombait à peine, c'était un soir d'automne. Le ciel était complètement dégagé et le soleil à l'horizon était sur le point de disparaître derrière la ligne tracée par l'océan.

Nous avons emprunté un sentier, où le terrain était en pente. Nous avons encore parcouru deux ou trois kilomètres à pied et avons atteint le sommet d'une falaise qui surplombait l'océan. C'est là que papa a ouvert le vase et m'a donné la main. De l'autre, il a retourné l'urne. Les cendres se sont envolées, suivant un petit canal tracé par le vent, tourbillonnant dans les airs. Elles ont disparu dans l'océan en

une pluie d'étoiles grises.

J'ai ressenti une profonde libération. À cet instant je me suis senti en paix avec moi-même. Tout comme mon père. Maman était toujours présente dans nos pensées, dans nos rêves, mais elle était libre et nous étions libérés des remords et des angoisses qui nous hantaient depuis sa disparition. Voilà comment s'est achevé l'été et a commencé l'automne de l'année 1982. Les événements se sont succédés au rythme des saisons, le wagon s'est arrêté et j'ai pu en descendre indemne.

## Épilogue

J'ai cinquante-quatre ans aujourd'hui, et je travaille en tant qu'ingénieur sur le site de Fort Bragg. J'ai en quelque sorte succédé à mon père, qui nous a quittés voilà près de cinq ans. Je revois Tau de temps en temps, et je poursuis la quête de papa. Le but étant d'aider nos « frères de l'espace » dans la lutte pour la survie de la planète Terre. J'ai bien conscience qu'avant d'être leur combat, c'est celui des humains. Mais l'humanité n'est pas prête à découvrir les secrets dont regorge l'Univers. C'est bien dommage. Le sera-t-elle un jour ? Je me le demande trop souvent.

Ma femme, Rebecca, et mes deux fils (Tommy et William) ne savent rien de mon secret. L'aîné des deux poursuit le dernier cycle de ses études en astronomie. Le second a suivi mes traces, il est en école d'ingénieur. Je leur parle souvent de leur grand-père, comme d'un héros, ainsi que de ce que maman nous a légué, et de ses jours

heureux avant son départ. Lorsqu'ils seront prêts, j'espère qu'ils reprendront le flambeau et poursuivront la lutte que nous menons dans le secret. En attendant, je les laisse arpenter le chemin de la vie et forger leurs expériences dans le monde qui nous entoure.

J'ai revu Tau l'été dernier. Nous avons passé quelques heures ensemble, avant qu'il ne retourne se ressourcer sur Zartka.

Il m'arrive encore d'observer les lueurs se profiler dans le ciel de la Californie. Au-dessus d'Outer Banks la plupart du temps. Même si le phénomène est parfois observable à Fort Bragg ou Rocky Mount.

Je suis convaincu que si vous prenez le temps d'observer la voûte céleste, certaines nuits d'été, vous risquez d'entrevoir une partie des mystères d'Outer Banks. Certains fragments de ce qui s'est passé l'été de l'année 1982 parcourent encore le ciel de notre planète. Sans jamais s'arrêter. Notre combat commence sans doute à peine. Et même si l'Univers regorge de secrets difficilement concevables pour l'ensemble de l'humanité, je crois qu'il suffit parfois de lever les yeux et d'observer les étoiles pour y accéder.

*Bradley Sullivan. Juillet - Août 2015.*



Publication certifiée par De Plume en Plume le 28-02-2016 :

<http://https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Picchiarelli Rémy \(Rémy Picchiarelli\)](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [Les mystères d'Outer Banks sur DPP](#)